

Accent français et *Davy lamp*

Retours sur l'enquête orale (2011-2017)

L'univers de la mine a très tôt constitué un terrain de prédilection des enquêtes orales historiennes. L'une des toutes premières transcriptions d'entretien publiée en Grande-Bretagne est celle du témoignage de William Lawther, ancien président de la Miners' Federation of Great Britain durant la Seconde Guerre mondiale, puis de la National Union of Mineworkers¹. Lors des premiers pas de l'*oral history* à la fin des années 1960, les mineurs se voient d'emblée érigés en cas exemplaire pour mettre à l'épreuve cette approche naissante par Christopher Storm-Clark, avant que les travaux du maître de l'entretien George Ewart Evans ne révèlent tout l'apport des témoignages pour saisir des bassins charbonniers gallois en pleine transformation². Les historiens britanniques continuent à s'adosser largement à l'enquête orale pour éclairer l'histoire sociale de la santé, de la désindustrialisation, et des grands mouvements de grève dans les bassins miniers.

Il n'est peut-être pas étonnant, au vu de cette tradition historiographique, que le recours aux entretiens se soit imposé dans ma recherche. En réalité, ce choix procède également de la plongée dans les notes de

1. J.-F. Clarke, « An Interview with Sir William Lawther », *Bulletin. Society for the Study of Labour History*, n° 19, 1969, p. 14-21.
2. Christopher Storm-Clark, « The Miners, 1870-1970. A Test-Case for Oral History », *Victorian Studies*, vol. 15, n° 1, 1971, p. 49-74 ; *id.*, « The Miners. The Relevance of Oral Evidence », *Oral History*, vol. 1, n° 4, 1972, p. 72-92 ; George Ewart Evans, *From Mouths of Men*, Londres, Faber and Faber, 1976.

terrain du Mass-Observation. Les méthodes de l'histoire orale me sont apparues comme une manière féconde de prolonger l'analyse du phénomène gréviste en temps de guerre, et d'étudier plus largement les effets pluriels du conflit sur les collectivités minières. Entre novembre 2011 et janvier 2017, j'ai ainsi réalisé 42 entretiens avec 43 anciens mineurs et Bevin Boys, femmes et enfants de mineurs. J'ai fait le choix de retourner notamment dans les cités minières où les enquêtrices du MO, Veronica Tester et Mollie Tarrant, avaient investigué, soixante-dix ans plus tôt : 19 témoignages ont ainsi été recueillis à Blaina et Nantyglo ou dans les vallées galloises adjacentes ; 5 à Betteshanger et dans les cités minières du Kent (10 entretiens au total sont directement associés à la grève de Betteshanger). Privilégiant l'enrichissement monographique, ces terrains permettaient d'étendre la profondeur chronologique de l'analyse en explorant la place de ces grèves dans la mémoire locale.

En outre, les trois rassemblements de l'association des anciens Bevin Boys auxquels j'ai participé ont permis d'effectuer plusieurs entretiens avec des hommes venus des quatre coins du pays : la grande convention annuelle de la branche des comtés du Sud le 8 septembre 2011 à Bournemouth ; la *Veterans' Parade* du National Memorial Arboretum et la visite du monument des Bevin Boys par son concepteur le 28 juin 2015 à Alrewas ; un rassemblement de l'association le 15 juillet 2015 à West Mersea.

La constitution du corpus d'interviewés a été initialement conçue autour des deux fronts d'enquête évoqués – le phénomène gréviste en temps de guerre et l'expérience des Bevin Boys – puis s'est enrichie et diversifiée au gré de l'enquête ; elle reflète aussi l'évolution de mes questionnements et porte la trace de pistes de recherche qui n'ont parfois pu être qu'amorcées. Le corpus ne prétend donc guère répondre aux exigences d'une quelconque « représentativité », qui impliquerait une conception de l'enquête ethnographique tout autre que celle qui m'a guidée³. Aussi, à l'heure du bilan, différentes typologies pourraient être retenues, qui dessineraient chacune une enquête orale un peu différente. On peut en dresser une première typologie selon l'appartenance familiale au monde des mines : 19 anciens mineurs, 9 anciens Bevin Boys, 5 femmes ou filles de mineur, 5 fils de mineurs, 3 femmes de Bevin Boys, 2 sans appartenance familiale directe au monde des mines.

3. Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2010, p. 233.

Parmi les 43 personnes interviewées, on compte 33 hommes et 10 femmes, dans une profession largement masculine.

L'une des difficultés de l'enquête était de retrouver, dans le courant des années 2010, d'anciens mineurs qui pourraient témoigner de la période de la Seconde Guerre mondiale. Je n'étais cependant pas arc-boutée aux strictes bornes du conflit mondial, convaincue que les entretiens pourraient éclairer plus largement des aspects des cultures minières locales et du rapport au travail à la mine. Aussi ai-je choisi de ne pas écarter les personnes dont le cœur du témoignage portait sur la période d'après-guerre, comme l'auraient peut-être fait d'autres praticiens de l'histoire orale. Sur les 43 enquêtés, 22 sont nés entre 1920 et 1930 inclus, soit plus de la moitié des personnes interrogées. Ceux-ci étaient tous de jeunes adultes ou des adolescents au moment de la Seconde Guerre mondiale et, parmi eux, une forte proportion est née entre 1924 et 1926, ce qui s'explique en partie par le poids des Bevin Boys. Un quart des enquêtés sont nés entre 1931 et 1940 inclus. Du point de vue de la seule guerre, ils s'exprimaient donc soit en tant que témoins directs, enfants ou jeunes adolescents durant le conflit, soit me rapportaient l'expérience de leurs parents. Pour la période d'après-guerre, ils sont revenus plus généralement sur le travail d'extraction, sur les grèves (et en particulier celle de 1984-1985, qui a polarisé les récits) ou la culture minière locale. Enfin, sept interviewés sont nés entre 1941 et 1950 inclus, et trois après 1951.

Le plus âgé d'entre eux, Bill Hunter, né en 1920, est malheureusement décédé le 9 juillet 2015. Interviewé en 2011, il avait alors 91 ans. Par ailleurs, Reg Hall et Jack Gronnow, tous deux nés en 1922, avaient 93 ans lors de nos entretiens en 2015. Le plus jeune interviewé est Ian Fewings, né en 1967. Bien entendu, dans le cadre d'entretiens réalisés avec des octogénaires voire des nonagénaires, la question de la faillibilité de la mémoire – toujours présente dans l'examen critique des sources orales – se posait de manière d'autant plus aiguë. L'expérience de terrain a cependant montré que les entretiens avaient été presque plus aisés avec la cohorte de 1920-1930 que les suivantes, dans le sens où, témoins directs de la guerre, ils avaient des souvenirs étonnamment détaillés de leur jeunesse, alors que la cohorte de 1931-1940 par exemple, hésitait entre souvenirs d'enfance et récits de vie parentaux. La majorité des personnes interrogées étaient des primo-témoignants ; une poignée avait au contraire des expériences précédentes de l'entretien. Il n'y a que dans un cas, chez un ancien Bevin Boy, où ces expériences précédentes m'ont

semblé nuire à l'entretien, dans le sens où celui-ci récitait visiblement un témoignage maintes fois répété, que j'ai retrouvé quasiment verbatim dans des documentaires.

L'accès au terrain s'est fait selon des modalités plurielles. Sur le volet de Mill Hill/Betteshanger, et plus largement des cités minières du Kent, j'ai commencé par contacter Di Parkin, dont j'avais pu apprécier l'ouvrage sur l'histoire des mineurs de Betteshanger⁴. Celle-ci a été d'une grande générosité, me laissant reproduire des archives privées liées à sa recherche (des sources écrites variées, parmi lesquelles le journal intime tenu par l'un des grévistes mais aussi des transcriptions d'entretiens qu'elle avait réalisés dans les années 2000) et me présentant surtout à Terry Harrison, ancien secrétaire NUM de la branche de Betteshanger, qui a été un informateur privilégié concernant la grève de janvier 1942. Par ailleurs, à l'été 2015, souhaitant prolonger l'enquête orale dans les cités minières du Kent, j'ai fait paraître une annonce dans trois journaux locaux (*The Kentish Gazette*, *The East Kent Mercury*, *The Kent Messenger*) qui m'ont permis, par l'effet boule de neige, de conduire davantage d'entretiens, à Mill Hill comme dans les cités minières de Hersden et Aylesham.

L'enquête orale dans le bassin minier du sud du pays de Galles a été moins linéaire; elle a davantage procédé d'embranchements et de relais multiples. L'un d'eux est parti de Ceri Thompson, ancien mineur devenu archiviste au musée minier de Big Pit, qui m'a accompagnée au village minier de Banwen afin d'interroger George Evans, qui a participé aux grèves de jeunes mineurs de 1942-1943. En outre, à une journée consacrée aux grèves de 1984-1985 à Big Pit, j'ai pu faire la connaissance de John Evans, qui a été un autre précieux intermédiaire, me présentant à plusieurs mineurs de Blaenavon ayant vécu la Seconde Guerre mondiale. Enfin, un coup de chance m'a ouvert la porte de plusieurs autres entretiens, à Blaina, Nantyglo et Cwm. En juillet 2015, alors que je photographie les rues de Blaina et la principale église, je vois un couple de personnes âgées se diriger vers l'arrière du bâtiment. J'atterris alors au milieu du déjeuner hebdomadaire de la paroisse, où on m'invite à m'installer à une table de dames « qui pourront me parler du vieux Blaina »; par leur entremise, je réaliserai de nombreux entretiens avec les habitants du coin. Dans l'ensemble des bassins miniers, les petites associations d'histoire et de patrimoine locales, d'une vitalité que je n'avais pas soupçonnée, ont été d'une grande aide.

4. D. Parkin, *Sixty Years of Struggle*, op. cit.

Des entretiens où « le minuscule peut prendre de nouvelles dimensions »

Au fil des séjours en Grande-Bretagne, ce sont 36 entretiens individuels et six entretiens collectifs qui ont été réalisés. Parmi ces derniers, cinq comprenaient deux interviewés, et un seul a été réalisé avec trois interviewés. J'hésite à qualifier ce dernier d'entretien collectif au sens strict : conduit en marge du « Coffee morning » hebdomadaire des habitants de la cité minière de Cwm, il relève plutôt d'une succession de trois témoignages, qui dialoguent occasionnellement. Par ailleurs, cinq personnes ont fait l'objet de deux entretiens ; seul Terry Harrison a été interviewé trois fois, ses propos sur la grève de Betteshanger de 1942, et sur la culture syndicale dans le Kent, ne cessant de susciter de nouvelles questions.

Plus d'un tiers des entretiens ont été conduits au domicile de la personne interrogée, ce qui a notamment permis d'inclure directement dans la discussion archives privées et objets porteurs de la mémoire du travail minier : *Davy lamps* et casques, assiettes commémoratives illustrées des fosses de la région, photographies familiales, coupures de presse... Petits cafés, pubs, associations d'histoire et du patrimoine locales, cantines de musées miniers, ont accueilli la plupart des autres rencontres. Les entretiens duraient en moyenne entre une heure trente et deux heures ; le plus court (téléphonique) faisant une vingtaine de minutes et le plus long plus de trois heures. Ils ont quasiment tous été enregistrés, à l'exception de quelques « entretiens informels », à l'aide d'un petit dictaphone (Olympus WS-831) ou d'une application sur smartphone. En cas de couacs techniques, ou lorsque la situation se prêtait peu à l'enregistrement, des notes étaient prises immédiatement après l'entretien. Par ailleurs, j'ai essayé autant que possible de tenir un carnet de terrain afin de documenter chaque situation d'entretien.

Les entretiens réalisés n'avaient pas vocation à être déposés en archive ce qui a sans nul doute influé sur le format et le dispositif d'entretien. J'ai privilégié dès le début un format d'entretien semi-directif et frôlant parfois la conversation ; tout en ayant un canevas de questions, relevant moins d'un questionnaire structurant par avance l'entretien que d'un pense-bête personnel, permettant à l'entretien de suivre son cours propre tout en gardant en tête les thèmes à aborder. Aussi ces questions n'ont-elles jamais été soumises à l'avance, sauf une fois à la demande du témoin, le seul qui déclina finalement l'entretien. S'il ne s'agissait pas explicitement d'un refus (des questions de calendrier ont été avancées), je renvoie tout de

même à l'analyse de Michel Pigenet sur les problèmes que peut soulever le fait de soumettre le guide d'entretien par avance, et l'impression que peuvent avoir certaines personnes face aux questions détaillées de n'avoir « rien d'intéressant » à dire, de n'être pas légitimes pour y répondre⁵. Les sources écrites ont sans cesse informé et bouleversé les questions posées en entretiens, qui évoluaient selon les découvertes d'enquête – la dimension du genre, les questionnements liés à la masculinité et aux relations entre mineurs et *pit boys* se sont par exemple imposés progressivement au sein des thèmes à aborder, et intégrés au fur et à mesure aux entretiens.

J'ai essayé d'être attentive à ce qui importait aux interviewés, et aux « mots qui feraient bondir⁶ » révélant les préoccupations des personnes interrogées, car ce qui m'apparaissait parfois comme des bifurcations ou des « digressions » sur le moment se révélait souvent central et me menait vers de nouveaux questionnements. Ainsi, j'ai progressivement pris l'habitude de poser comme dernière question : « Y a-t-il des choses importantes selon vous que nous n'avons pas abordées ? » ; les réponses amenaient l'entretien dans des directions souvent imprévues mais toujours particulièrement fructueuses. Les marges de l'entretien (silences, non-dits, remarques *off the record*, et incises de personnes tierces) ont été centrales dans ma compréhension du stigmatisme et de la honte sociale qui a poursuivi durant des années les Bevin Boys – un volet de l'enquête qui ne transparaît que de manière fragmentaire dans cet ouvrage. Dans les « marges » des entretiens réalisés jusqu'ici, se dessine un rapport inverse au secret familial de celui analysé par Camille Fauroux dans le cas des Françaises parties travailler en Allemagne durant la guerre. On n'est pas, en effet, dans le cas d'un secret collectif face à un passé connu largement au sein de la famille mais à préserver vis-à-vis de l'extérieur⁷ ; au contraire, j'ai été à plusieurs reprises confrontée à un tabou intrafamilial, où le passé de Bevin Boys ne se disait ni aux enfants ni aux petits-enfants (et au bout de plusieurs décennies seulement aux épouses), malgré la participation des interviewés à des manifestations publiques commémorant les Bevin Boys et leur empressement à témoigner auprès de moi.

5. Michel Pigenet, « Faubourg des métallos », dans Michel Pigenet (dir.), *Mémoires du travail à Paris*, Paris, Creaphis éditions, 2008, p. 46-50.
6. Marcel Gillet, *Les charbonnages du Nord de la France au XIX^e siècle*, Paris, Mouton-EPHE, 1973, p. 347.
7. Camille Fauroux, *Produire la guerre, produire le genre. Des Françaises au travail dans l'Allemagne nationale-socialiste (1940-1945)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2020, p. 30-42.

À plusieurs reprises, les personnes interrogées ont accompagné leurs explications de dessins et croquis, souvent de leur propre initiative, parfois à ma demande : organisation du travail au fond, fonctionnement du convoyeur, lieux où étaient placés les Bevin Boys dans le processus d'extraction, disposition et ameublement des pièces dans les habitations minières où ont grandi les interviewés. Outre le fait d'être éclairants en soi, ils constituaient un précieux appui à l'évocation détaillée des pratiques de travail, des accidents survenus dans telles circonstances, des farces entre mineurs. En somme, ces supports visuels faisaient naître le récit de scènes précises et d'anecdotes, illustrant les réalités quotidiennes du métier. George Ewart Evans encourageait les « collecteurs de sources orales » à enregistrer ces anecdotes aussi scrupuleusement que les faits historiques apparemment plus importants, car alors que le poids de ces derniers a tendance à décroître avec le temps, « le minuscule peut prendre de nouvelles dimensions »⁸.

Par ailleurs, je n'ai pas complètement suivi l'une des recommandations de ce défricheur de l'*oral history*, qui disait que de la même manière qu'il se munissait d'une faucille à dents pour interroger les vieux agriculteurs, et être ainsi d'emblée « en plein dans le sujet », il emporterait sûrement une *tommy-box* à casse-croûte s'il devait interroger un mineur⁹. En guise de *tommy-box*, j'ai pris le parti d'amener des extraits photocopiés de certains documents d'enquête du Mass-Observation : celles réalisées à Betteshanger et à Blaina ; l'enquête d'Eric Gulliver parmi les Bevin Boys. Ces documents ont parfois aussi été une manière de rendre les échanges entre nous un peu moins déséquilibrés, en laissant une copie de certains documents du MO aux enquêtés intéressés.

En plus des allers-retours multiples qui ont été effectués entre les archives écrites et les entretiens¹⁰, soumettre des documents aux enquêtés a fait naître de précieux éclaircissements (sur des lieux disparus, des expressions locales), a permis de nuancer l'usage de certaines pratiques (les calculs autour des impôts des Bevin Boys) ou d'infirmier certaines de mes hypothèses (sur l'identification d'une grève précédant celle de 1942 à Betteshanger par exemple) ; certains éléments

8. G. E. Evans, *From Mouths of Men*, op. cit., p. 143.

9. George Ewart Evans, « Approaches to Interviewing », *Oral History*, vol. 1, n° 4, 1972, p. 56.

10. Françoise de Barros et Claire Zalc, « Faire parler des archives, historiciser un terrain : les salariés d'une entreprise familiale (Lens, 1945-1975) », dans A.-M. Arborio et al. (dir.), *Observer le travail*, op. cit., p. 45-59.

surprenaient les enquêtés et attiraient mon attention sur des aspects sur lesquels je ne m'étais pas interrogée (comme les titres de presse lus par les grévistes de Betteshanger, qui étaient comparés aux pratiques de lecture dont se souvenaient les personnes interrogées). Parfois, ces documents du MO tombaient complètement à plat – d'une manière qui n'était jamais inintéressante. Ainsi, en juillet 2015 je me rends au Mill Inn, le pub de la cité minière de Mill Hill où tant de scènes se déroulent dans l'étude de 1942. Installée au comptoir, je discute avec le propriétaire du pub et je finis par lui montrer quelques extraits où sont rapportés des échanges et plaisanteries diverses entre mineurs. Il les parcourt rapidement, hausse un sourcil et conclut : « Moui, c'est exactement comme ce qu'il se passe ici aujourd'hui, quoi. »

Je suis souvent repartie de ces entrevues chargée de précieux livres d'histoire locale, de recueils de photographies de l'ancien Blaina et Nantyglo ou de la cité minière d'Aylesham, de photocopies de documents et photographies privés, ainsi que de cadeaux – un morceau d'antracite provenant de la mine de Banwen où George Brinley Evans a longtemps travaillé, ou encore de la part d'Harry Parkes, son propre porte-clefs en laiton marquant l'appartenance à l'association des Bevin Boys et représentant une *Davy lamp* (que je n'ai pas pu refuser malgré toutes mes protestations).

Attentive aux remarques de Raphael Samuel à l'égard des périls de la transcription¹¹, j'ai essayé autant que possible de préserver la texture de la langue parlée (idiosyncrasies grammaticales, emphases, prononciations), de retranscrire les rires ou les hésitations, et accepté « l'idée forte que les désordres formels dans le fil du discours renvoient à une structure profonde méritant d'être conservée¹² ». Dans le même temps, il s'agissait de respecter l'idée que les interlocuteurs se font d'un parler convenable et éviter de stigmatiser les écarts sociaux et culturels par une reproduction excessive du discours oral¹³. La contrainte de la traduction ajoutait encore un défi supplémentaire. Au sein des notes de terrain, j'ai parfois retranscrit directement ce qui m'avait été dit en français.

11. Raphael Samuel, « Perils of the Transcript », *Oral History*, vol. 1, n° 2, 1972, p. 19-22.

12. Comme l'avance Nicolas Hatzfeld : Table ronde avec R. Cazals, N. Hatzfeld, M. Pigenet, animée par I. Hayes et A. Mak, « "Sans les entretiens, je ne serais pas devenu un historien du travail". Trois itinéraires d'historiens des mondes ouvriers : retours d'expériences sur les enquêtes orales », *Le Mouvement social*, n° 274, p. 31-65, ici p. 50.

13. S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, op. cit., p. 212.

Quelques réflexions sur la relation enquêteur/enquêté

Ces entretiens n'ont pas été sans difficulté ni sans erreurs de ma part, dans une enquête qui garde les traces d'un apprentissage « sur le tas » aux méthodes de l'histoire orale. Ainsi avant l'entretien réalisé avec Mme Evans – qui a vécu la Seconde Guerre mondiale à Blaenavon et dont le mari était mineur à Big Pit –, John Evans, son fils, me prévient que celle-ci n'a pas eu beaucoup l'occasion de se faire entendre au cours de sa vie (« *to speak up* » est l'expression qu'il utilise), qu'elle a parfois été rabaissée, et risque de se montrer intimidée. Après avoir bavardé un peu tous les trois, je fais l'erreur de commencer l'entretien par la question classique : « Pourriez-vous me dire quand et où vous êtes née ? » Alors même que, depuis quelques entretiens, j'ai plutôt opté pour : « Pourriez-vous me parler de votre enfance et de vos parents ? », qui, sans faire l'impasse sur ces repères biographiques de base, me semble plus à même d'amorcer un entretien conversationnel, laissant le plus d'espace possible à la personne interrogée. Au fil des entretiens, je changerai encore une fois mon fusil d'épaule, en commençant par demander aux interviewés quand ils ont commencé à travailler et à quel âge – pour les anciens mineurs, quand ils ont commencé à travailler à la mine¹⁴. Sur Mme Evans, l'effet de la première question est immédiat : elle se referme et se renfroge. Son fils m'apprendra ensuite que c'est précisément celle que les infirmières lui posent quotidiennement ces derniers temps pour vérifier qu'elle a toujours toute sa tête. En somme, je n'aurais pas pu plus mal commencer. La suite de l'entretien est poussive ; à de rares moments Mme Evans semble se confier volontiers, sur sa mère en particulier, mais la plupart du temps elle répond par monosyllabes, dit ne pas se souvenir. John, assis derrière elle, l'encourage tout en cachant mal son irritation grandissante : « Tu le sais ça, maman... Tu es plus bavarde d'habitude. » Je réalise progressivement un autre problème. Nous avons dû changer l'heure de notre rendez-vous et nous tombons mal. À notre arrivée, Mme Evans regardait un feuilleton télévisé, dont John a coupé le son mais qui continue de se jouer. Je me rends compte progressivement que Mme Evans ne cesse de

14. Sur la manière dont cette question initiale modèle le reste de l'entretien en indiquant le ton, les accents thématiques, le fil chronologique, je renvoie par exemple aux réflexions d'Alessandro Portelli : *The Battle of Valle Giulia. Oral History and the Art of Dialogue*, Madison, University of Wisconsin Press, 1997, p. 9-11.

jeter de petits coups d'œil au poste fixé au mur derrière moi et semble de moins en moins encline à répondre à mes questions. Je glisse donc que le moment est peut-être mal choisi et que je ne veux pas l'interrompre au milieu de son programme préféré. Elle me fait aussitôt un grand sourire et hoche la tête, mais son fils réplique : « *Nonsense!* » Nous abrègerons tout de même rapidement l'entretien.

Sans pouvoir ici développer autant qu'il le faudrait les différentes dimensions qu'a prises la relation enquêteur/enquêté ou intervieweur/interviewé au cours de l'enquête, je m'en tiendrai à évoquer quelques éléments. À l'évidence, j'étais dans une position bien différente de celle de Dave Douglass ou Malcolm Pitt, tous deux mineurs et membres de la NUM quand ils ont réalisé des entretiens avec leurs pairs, respectivement dans les bassins charbonniers de Durham et du Kent¹⁵ ; ou encore d'Hywel Francis, fils d'un mineur et ancien président régional de la NUM extrêmement respecté (ses entretiens déposés à la South Wales Miners' Library sont souvent émaillés de marques de connivence : « tu sais, du temps de ton père », « tu te souviens d'untel ? »)¹⁶.

En relisant mes notes de terrain, je réalise que mes préoccupations sur le moment se cristallisaient principalement autour de la question de la langue et des accents :

Depuis le début, je me demande si mon accent français est une barrière de plus ou un atout dans les entretiens. Mes interviewés prennent parfois la peine de m'expliquer certains mots, des expressions, et je crains qu'ils ne simplifient leurs récits, leurs réponses. Mais après avoir interviewé plus de mineurs, je ressens vraiment que mon *classless* et *regionless accent* est un atout. John m'a confié que ce que craignent la plupart des gens du coin, c'est d'être pris de haut. Je ne crois pas qu'il serait bon d'avoir un accent d'Oxford à moins d'être un *oral historian* extrêmement doué¹⁷.

Outre la question de la langue comme reflet de la position de l'enquêteur, se posait plus simplement la question de la compréhension des accents et dialectes régionaux : le « *brummie* » autour de Birmingham en particulier, l'accent gallois dans une moindre mesure – mais j'ai

15. M. Pitt, *The World on Our Backs*, op. cit. ; D. Douglass, « "Worms of the Earth". The Miners' Own Story », dans R. Samuel (dir.), *People's History and Socialist Theory*, op. cit.

16. Je renvoie aux entretiens de la South Wales Coalfield Collection de la South Wales Miners' Library.

17. Carnet de terrain, 20 juillet 2015.

finalement eu moins de difficultés que ne me l'avait laissé craindre mon baptême du feu lors d'un entretien avec deux anciens dockers au fort accent *scouse* dans un pub bruyant de Liverpool.

Mes notes de terrain, pour expéditives qu'elles soient, pointent vers un débat récurrent au sein des praticiens de l'histoire orale quant à la position de l'intervieweur étranger. On pense à ce mineur du comté de Harlan dans le Kentucky qui avait confié à Alessandro Portelli : « Je vais vous dire quelque chose d'autre qui fait une grande différence. Vous n'êtes pas originaire des États-Unis. Vous n'êtes pas de New York, ni de Chicago, ni de Louisville, ni de Lexington, ni de Knoxville¹⁸. » De ce point de vue, je pense néanmoins que mon terrain dans le sud du pays de Galles a été facilité par le fait que je m'intéressais notamment aux vallées anglophones de l'Est où se situent Blaina et Nantyglo ; visiblement, et comme me l'ont confirmé ensuite certains enquêtés et amis gallois, réaliser des entretiens dans les vallées plus occidentales sans parler le gallois d'une part, et en étant aussi étrangère au monde des mines d'autre part, aurait été une autre paire de manches. À Blaina en particulier, j'ai pu constater que ma présence ne passait pas inaperçue et était relayée avec une vitesse étonnante dans un milieu d'interconnaissance plus serré que je ne l'imaginais initialement : ayant oublié une clef USB au Blaina Heritage Centre, trois personnes avec qui j'étais entrée en contact par des canaux différents – de mon point de vue du moins – me le firent remarquer dans les jours suivants : « Ne serais-tu pas par hasard la Française qui a oublié une clef USB ? »

Dans les anciennes cités minières du Kent, la présence d'une Française en ces lieux a plusieurs fois été replacée dans la lignée de la relation spéciale unissant le Kent et la France – et plus précisément le Pas-de-Calais. On m'a beaucoup parlé du jumelage entre le village minier d'Aylesham et Courrières qui date de 1974 ; de la solidarité dont avaient fait preuve les Français avec les mineurs du Kent durant la longue grève de 1984-1985 ; des liens géologiques rattachant le Kent et le Pas-de-Calais, puisqu'un même gisement de charbon était travaillé des deux côtés de la Manche – les mineurs de Betteshanger en 1942 en plaisantaient : « Nous on abat du charbon ici et de l'autre côté il y a Gerry [surnom donné aux Allemands] qui fait de même ! » Du côté des Bevin Boys, et durant les rassemblements de l'association des anciens

18. Alessandro Portelli, *They Say in Harlan County. An Oral History*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 7.

en particulier, le fait que quelqu'un soit venu « *all the way from Paris* » a beaucoup été mis en avant (passée la surprise initiale de voir arriver une personne aux origines manifestement asiatiques).

On m'a une ou deux fois rappelé mon statut d'universitaire (« Je ne suis pas allé à l'université, moi, c'est pas comme toi »)¹⁹, et John Evans s'en est inquiété (« Tu vois, par exemple, n'utilise pas le terme "hiérarchie" avec ma mère, elle ne comprendra pas ce mot, les gens ici ne sont pas restés longtemps à l'école »), mais je n'ai pas eu l'impression que c'était là une dimension centrale, peut-être à tort. La seule occasion au cours de laquelle j'ai pu ressentir une légère suspicion à mon égard a été le rassemblement de Bournemouth en septembre 2011. Là, on m'a parlé à plusieurs reprises de l'ouvrage de Tom Hickman (publié trois ans auparavant et qui venait juste d'être réédité) et du fait que, du point de vue des Bevin Boys, il était venu faire des entretiens, puis avait disparu dans la nature et avait probablement empoché de coquettes sommes grâce à son livre. Cette précédente expérience a semblé colorer la perception que certains Bevin Boys avaient de moi, et des raisons de mon intérêt. Ainsi, une tablée de trois anciens, après m'avoir demandé quelle université j'allais fréquenter à Londres, m'ont lancé qu'ils espéraient que j'allais gagner beaucoup d'argent en écrivant sur eux, et qu'après tout, si *Harry Potter* avait rapporté autant ce serait bien normal.

Par ailleurs, être une jeune femme interrogeant des hommes septuagénaires et octogénaires n'a sans doute pas été sans conséquences, mais il m'est difficile de pointer des occurrences en particulier – quelques remarques sur l'évolution des technologies (« Les téléphones portables comme aujourd'hui ça n'existait pas tu comprends »), un nombre curieusement élevé de remémorations de bagarres dans les pubs et de succès avec la gente féminine, et quelques plaisanteries salaces. Il faut dire que dans ces échanges, les rires et la complicité ne manquaient pas – entre anecdotes humoristiques, surnoms donnés aux camarades pour des raisons souvent loufoques, astuces des mineurs de fond pour communiquer à l'insu du porion, expressions locales, évocation de tours joués entre mineurs... En définitive, le cœur de la relation d'enquête s'est fréquemment noué en dehors des strictes bornes de l'entretien, dans des situations qui demeurent en général hors champ pour l'histoire orale.

19. C'est là une remarque classique, Linsey Robb rapporte des expériences similaires : J. Pattinson, A. McIvor et L. Robb, *Men in Reserve*, *op. cit.*

Pour une pleine réintégration du terrain et de l'enquête

Bien des moments de l'enquête orale historienne se voient d'ordinaire relégués en coulisses, dès lors qu'ils ne constituent pas des entretiens formels : conversations informelles, observations *in situ*, formes de participation... Il s'agit là d'éléments tout à fait évidents pour les ethnographes mais où se logent des différences fondamentales avec les conceptions les plus répandues de l'histoire orale²⁰. Sur ce point, l'*oral history* anglophone, par exemple, en se focalisant très souvent sur la seule pratique de l'entretien, tend à laisser de côté des éléments du terrain qui sont à la fois cruciaux pour éclairer celui-ci, mais ont aussi une valeur heuristique centrale. Quelques réflexions ont commencé à émerger, davantage liées à la question du « *off the record*²¹ », ou par le prisme du « terrain difficile²² ». Les différentes formes de pratiques ethnohistoriques dessinées depuis peu dans le domaine du travail par ce qu'il conviendrait peut-être d'appeler des « historiens ethnographes²³ », invitent pourtant à penser à nouveaux frais ces éléments du terrain qui composent l'enquête orale mais font l'objet de peu de discussions et sont plus rarement encore mobilisés pleinement dans l'analyse historique.

Dans le cas de cette recherche, la dimension ethnographique s'imposait, puisqu'il s'agissait non seulement de m'appuyer sur des entretiens mais en outre de revenir sur les lieux des enquêtes du Mass-Observation – celle menée par Veronica Tester à Betteshanger en 1942, et celle conduite par Mollie Tarrant à Blaina et Nantyglo en 1942-1943. Ces séjours de terrain m'ont permis de mieux prendre conscience de l'encaissement et de l'isolement de ces vallées galloises en ruban (prendre trois bus pour rejoindre un village situé sur une vallée parallèle avait le don de rendre ce *topos* de l'isolement beaucoup moins abstrait) ; d'observer aussi l'importante disparité dans l'évolution de ces anciennes cités minières et dans leur rapport aux centres urbains ; de discuter de la mémoire des grèves dans ces communautés et du lien au patrimoine industriel ;

20. Une partie de ces réflexions ont été développées dans : A. Mak, « Enquêtes orales, enquêtes historiques », *Le Mouvement social*, n° 274, 2021, p. 3-30.

21. A. Sheftel et S. Zembrzycki (dir.), *Oral History off the Record, Toward an Ethnography of Practice*, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

22. E. Jessee, « Managing Danger in Oral History Fieldwork », *The Oral History Review*, vol. 44, n° 2, 2017, p. 322-347.

23. A.-M. Arborio et al. (dir.), *Observer le travail*, op. cit.

d'essayer de retrouver les lieux emblématiques des enquêtes du MO : la mine de Betteshanger transformée en grand parc naturel ; le pub le Mill Inn qui est l'un des seuls de la cité minière à avoir survécu (le Yew Tree est désormais un supermarché Tesco et selon Ceri Thompson beaucoup de pubs de la région sont devenus des traiteurs chinois) ; le Miners' Welfare Club de Blaina accueille aujourd'hui une petite bibliothèque et le Blaina Heritage Museum ; le fameux pub du Red Lion, QG de Mollie Tarrant en 1942, avait fermé depuis quelques années lors de mon séjour en 2015.

Certaines observations réalisées sur le terrain ont eu un impact décisif sur mes analyses. Les rassemblements de l'association des Bevin Boys, et les conversations avec les vétérans à la parade militaire d'Alrewas ont contribué à informer ma compréhension des enjeux de la question mémorielle pour les Bevin Boys par exemple. Il y aurait beaucoup à dire, là encore, sur la question du stigmat, et la manière dont celui-ci se laisse essentiellement appréhender dans le hors-champ de l'entretien.

Par ailleurs, comme les praticiens de l'histoire orale le savent bien, les échanges avec les enquêtés se laissent mal enfermer dans un entretien strictement borné en termes de temps et de lieu. Dès lors que l'enquête prend de l'ampleur, s'ouvre en réalité tout un éventail de « situations de parole » en général non enregistrées :

Au fur et à mesure que l'insertion se fait, les contacts s'étendent et les registres de communication varient. Des occasions apparaissent pour des conversations informelles qui, dans la mesure où elles se déroulent dans le cadre de la vie quotidienne, peuvent – en partie – assouplir, déritualiser la relation enquêteur/enquêté. Il peut s'agir de propos en apparence anecdotiques ou banals, qui se révèlent souvent très instructifs sur la manière dont se passe le cours ordinaire des choses²⁴.

Les sociologues donnent toute leur place, et depuis longtemps, à ce type d'échanges informels dans leurs analyses, et en ont souligné les apports pour éclairer des questions sensibles de la sociologie du travail. À l'instar de Donald Roy, qui, au sujet de la nature des activités sexuelles en usine, déclarait : « J'ai le sentiment que la technique de conversation

24. Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? », dans N. Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2018 [2011], p. 339.

informelle que j'ai employée pour obtenir des informations m'a permis de produire une approximation plus précise de la réalité que n'aurait pu le faire n'importe quelle technique formelle, telle que le guide d'entretien ou le questionnaire²⁵. » Les historiens, à l'inverse, sont peu enclins à les convoquer de manière explicite dans l'analyse²⁶; ces échanges informels semblent condamnés à nourrir la réflexion de manière souterraine.

Le principal obstacle, selon certains praticiens de l'*oral history*, est la contrainte du cadre juridique qui a pris un poids si important au Royaume-Uni et auxquelles les interactions de terrain, en se situant en dehors des formulaires de consentement associés aux entretiens, paraissent échapper. Pourtant, cette prise en compte explicite d'échanges plus informels – qu'ils soient conçus comme un autre type de source orale, ou comme un matériau ethnographique – constitue finalement aussi un retour aux pratiques des pionniers de l'*oral history*, avant que ne se resserrent les usages disciplinaires, qui pourrait s'opérer. Les recherches que je mène avec Stéphane Baciocchi sur l'enquête orale de Raphael Samuel et de ses étudiants à Headington Quarry dans l'Oxfordshire ont en particulier révélé l'importance des conversations informelles tenues dans les pubs de Quarry, fréquemment mobilisées au sein des analyses de l'historien, aux côtés des entretiens à proprement parler²⁷.

Ce type d'échanges informels ont été nombreux au cours de mon enquête orale, avec les témoins comme avec les intermédiaires, à l'occasion de repas, de moments de festivités et de visites sur des lieux emblématiques du passé minier en particulier. L'ancien mineur George Brinley Evans m'a ainsi permis d'avoir accès à des situations qui me seraient sinon restées inaccessibles : à l'instar d'un petit rassemblement se déroulant dans son village minier de Banwen, à l'occasion de la publication de la biographie de Hefina Headon (l'une des figures galloises de la grève de 1984-1985) écrite par sa fille. Ces festivités ont été une occasion précieuse de discuter à bâtons rompus avec d'anciens mineurs et femmes de mineurs sur les formes de mobilisation dans la grève

25. D. Roy, *Un sociologue à l'usine*, op. cit., p. 195.

26. Bertrand Müller, « Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller », *Genèses*, vol. 62, n° 1, 2006, p. 93-109.

27. Raphael Samuel, « "Quarry Roughs": Life and Labour in Headington Quarry, 1860-1920. An Essay in Oral History », dans R. Samuel, *Village Life and Labour*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1975, p. 139-243 ; *id.*, « Headington Quarry. Recording a Labouring Community », *Oral History*, vol. 1, n° 4, 1972, p. 107-122.

de 1984-1985, et de découvrir la manière dont le film *Pride*²⁸, tourné précisément à Banwen, avait réactivé les anciens réseaux de solidarité. Au-delà des entretiens à proprement parler, qui pouvaient durer deux ou trois heures, des échanges bien plus longs avec les enquêtés, s'étalant sur la journée et structurés souvent autour du patrimoine minier, ont formé une part déterminante de l'expérience d'enquête : Gwyn Morgan a tenu à m'emmener voir la statue du *Guardian* commémorant la catastrophe de Six Bells, John Evans a été un guide précieux dans les ruines des anciennes forges de Nantyglo, Ceri Thompson m'a fait découvrir ce qu'il restait de Tower Colliery, la dernière véritable mine galloise jusqu'à sa fermeture en 2008. Enfin, Eric Norton m'a accompagnée sur les lieux de son ancienne mine de Snowdown, me dépeignant le quotidien du travail à la mine, chaque bâtiment en ruine faisant naître des anecdotes passionnantes. Revenir, pour la première fois depuis sa fermeture, au pub du Snowdown Working Men's Club tout proche – haut lieu de la vie minière locale qu'Eric et sa femme avaient tenté de reprendre pendant quelques années, mais qui est aujourd'hui condamné – a été un moment éprouvant et émouvant de l'enquête orale. En définitive, les enquêtrices du Mass-Observation le savaient bien : ce sont aussi, et peut-être surtout, dans ces moments partagés, noués hors de l'entretien à proprement parler, que se joue l'enquête.

28. *Pride*, réalisé par Matthew Warchus et sorti en 2014, revient sur le mouvement Lesbians and Gays Support the Miners.